

HORTENSE DUFOUR

CE QUE L'OCÉAN NE DIT PAS

ROMAN



Flammarion

Extrait de la publication

Ce que l'océan ne dit pas

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Jean-Jacques Pauvert

La Femme buissonnière, roman, 1971.

Aux éditions Bernard Grasset

La Dernière Femme de Barbe Bleue, 1976, traduit en allemand.

La Marie-Marraine, 1978, Grand Prix des Lectrices de *Elle*, le Livre de Poche, diverses collections, traduit en plusieurs langues. Adapté à l'écran sous le titre *L'Empreinte des géants* par Robert Enrico.

La Guenon qui pleure, 1980.

L'Écureuil dans la roue, roman, 1981, diverses collections. Adapté à l'écran par Alain Maline sous le titre *Ni avec toi ni sans toi*, 1984.

Le Bouchot, roman, 1982, prix du Livre Inter, le Livre de Poche, diverses collections.

Le Tournis, roman, 1984, le Livre de Poche, diverses collections.

Jardins-labyrinthes (avec Georges Vignaux), 1985.

Capitaine Dragée, roman, 1986, Grasset/Pauvert.

La Fille du saulnier, roman, 1992, Grand Prix de l'académie de Saintonge, le Livre de Poche.

La Jupière de Meaux, roman, 1993, traduit en tchèque.

L'Arbre à perruque, 1995.

Aux éditions Bayard

Saint Expédit, le jeune homme de ma vie, 1996.

Aux éditions Flammarion

Le Diable blanc (le roman de Calamity Jane), 1987, J'ai Lu, réédition « Grandes Biographies », 1998.

La Garde du cocon, roman, 1987, J'ai lu.

Le Château d'absence, roman, 1989, J'ai lu.

Comtesse de Ségur, née Sophie Rostopchine, « Grandes Biographies », 1990, « Biographies historiques », 2000, J'ai lu, diverses collections. Réédition 2007.

Cléopâtre, la fatale, récit, 1998, J'ai lu, diverses collections.

Moi, Néron, biographie historique, 1999, J'ai lu.

Marie-Antoinette, la mal-aimée, biographie, 2001, J'ai lu, diverses collections.

Au vent fou de l'Esprit, roman, 2002, J'ai lu, diverses collections.

Sissi, les forces du destin, biographie, 2003, J'ai lu, diverses collections.

Le Bois des abeilles, roman, 2005, diverses collections. Finaliste prix Jean d'Heurs (Verdun), et prix des Mouettes (prix du Conseil général de la Charente-Maritime), 2006.

Aux éditions du Rocher

Salve Regina, roman, Le Rocher, 1997.

Eléonore par-dessus les moulins, Le Rocher, (textes inédits), 1997.

Le Perroquet de Tarbes, roman, Le Rocher, 1998.

Colette, la vagabonde assise, Grande Biographie, Le Rocher, 2000, Prix de la culture bourguignonne, J'ai Lu.

Un si grand objet d'amour, roman, Le Rocher, 2001.

George Sand, la somnambule, Grande Biographie, Le Rocher, 2002, J'ai Lu, traduit en tchèque.

L'Ange rose, roman, Le Rocher, 2004.

Marie Stuart, Grande biographie, Le Rocher, 2007.

Aux éditions du Seuil

La Cinquième Saison, récit, dessins de Marc Daniau, Seuil Jeunesse, 1996, Prix Fantasia de la ville de Genève.

Charivari, roman, dessins de Blutch, Seuil 1998.

Mademoiselle Noémie, roman, dessins de Blutch, Seuil, 2001.

Mon vieux Léon, roman, dessins de Blutch, Seuil 2003.

Hortense Dufour

Ce que l'océan ne dit pas

Flammarion

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs,
toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0806-8962-7

« Il se fait presque tard dans ma vie, pour que j'entreprenne
ce livre : autour de moi, déjà tombe une sorte de nuit :
où trouverai-je à présent des mots assez frais,
des mots assez jeunes ? »

« Je l'arrêterai de bonne heure, afin que l'amour n'y
apparaisse qu'à l'état de rêve imprécis. »

Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*

Préambule

J'ai rencontré les lumières, à la façon dont Corot les avait cherchées, en Seine-et-Marne, du côté du Grand-Morin. Il s'est peu aperçu de l'endroit et des habitants. Il cherchait la lumière. Il œuvrait à la restituer sur ses toiles. Sur des centimètres de toile vide, il agençait patiemment, à s'en désespérer, un morceau unique de ciel, un mouvement d'eau, des couleurs à peine pensables. Il oubliait son entourage. Il était dans la création de ses lumières et de ses ombres.

J'ai rencontré les lumières rares, en Saintonge, à Marennes, ma ville natale. Je rends compte de ces lumières. Je les restitue. Les ombres aussi.

Je me suis aperçue des habitants et de mon entourage.

J'étais, à Marennes, dans un tableau que j'ai quitté.

*

Chaque 24 juillet, à Marennes, Silvia, ma mère, fêtait au jardin mon prénom : Christine.

Marennes. En Charente-Maritime. Son fleuron : capitale de l'huître. Marennes. *Pagus maritimensis*. Le pays des marais et de la mer.

Marennes est ma ville natale. Je ne l'ai pas choisie, elle non plus. Le Hasard m'y a fait naître. Je ne me suis pas trompée d'existence (voire !) en la consacrant à l'écriture. Je me suis trompée de ville. Je sais que je me suis trompée de ville. Je n'en renie rien. Je n'en dénie rien. Je me suis trompée de ville.

Cela crée un lien, ténu, tenace. Il peut faire le tour de la terre. Où, ce lien, en moi se fixe-t-il ? Je reviens souvent vers Marennes. En pensée, dans mes songes, dans mes mots. Nous sommes liées. Notre séparation contribue à ce lien. Il fallait nous séparer. J'ai tranché. Le sang n'a pas fini de sécher sur mes mains. Il est étroitement mêlé à de l'encre.

J'avais trouvé cette issue – j'écrirai, j'écris – à force de solitude. À force d'écraser mes paumes et ma bouche contre la muraille des citadelles dans l'océan. Il y avait le goût du sel, du salpêtre. Le tressaillement des lourdes chaînes quand gémit le vent. Ses cornes et ses glaives. Mes poings fermés contre la muraille... J'avais à ma portée les mots. Ils m'ont aidée à frôler de la main les nuages. Ils existaient pour repousser les traîtrises de l'océan. Ils existaient pour faire parler l'océan.

Les mots étaient l'issue. La porte vers d'autres océans où je voulais naviguer. Ramener de grands butins. En ce sens, Silvia avait deviné juste. Dans cette ville les mots ne quitteraient jamais les mouvances du sable. Ils ne seraient ni publiés ni lus. Ils s'étioleraient au fond d'un tiroir où se mélangent les graines de pensées, la violette séchée et le dernier message des morts.

Sa géographie a échafaudé une passerelle essentielle à mon identité. Son air, sa terre, ses eaux. Ressentir très fortement les marais. Ses mystérieux repères. La passion de l'océan. La saveur des huîtres. Le besoin des roses trémières et des jardins. La splendeur des arcs-en-ciel. Le vent, l'âpreté du sel. Les citadelles dans la mer. La pluie fine, amère, sur tous les silences. L'instinct de l'adaptation. Le nom, doux et âpre, gravé en moi pour toujours : Marennes.

*

Le 24 juillet, à la Sainte-Christine, il faisait toujours beau. La beauté violente d'un été de guerre. Un été à la façon dont l'amour, la toute première fois, cloue au sol doré les souffles et les chairs. Un été, où dans sa braise et son vitrail, grondent

au ciel les premiers bombardiers. Un été de roses et de ronces où j'étais là, rose et ronce, fichée en ce jardin. Avec mon prénom. Chaque 24 juillet, Silvia m'aimait en blanc. Je passais l'année en sarrau pour l'école. L'hiver, une jupe plissée et un pull-over, les chaussettes roulées sur les galoches. Une pèlerine à capuchon bourru, fermée au cache-col en laine. Aux beaux jours, la robe en coton taillée et cousue à la machine à pédale. Le luxe, des boucles d'oreilles, or et perles, un fin collier d'or fin, une petite bague surmontée d'une améthyste.

Une robe en broderie anglaise. Juponnée, amidonnée à l'eau de riz. Le col était brodé d'un feuillage blanc sur blanc. La large ceinture nouée dans le dos m'enorgueillissait. La sandale claire, mes cheveux lavés au shampoing Dop, roulés sur des bigoudis de fer, bouclaient. Je passais un long jour d'été, parée, à l'enclos du jardin. Je ne courais pas les marais ni les chemins.

Une chaleur quasi tropicale. Le jardin regorgeait de fleurs. Les lys, les œillets de poète, toutes les sortes de roses. À la porte de la cuisine, un large buisson de marguerites blanches. Celles que les filles effeuillent pour interroger l'amour. La sauge en arbustes courts, les brassées de lavande, le romarin où sautait, à l'aube, la reinette d'un vert étincelant, la gorge palpitante. Des hampes de géraniums rosat, des myosotis d'un bleu tendre sous le ciel immobile. La nuit, lente à venir, elle aussi était bleue. Il y a deux jardins ; à la manière saintongeaise. Le « jardin-de-devant », côté rue. La rue s'appelait « La Boirie », du nom de notre maison. Le jardin dit « jardin-de-derrière » débordait de cette provende. Au jardin-de-devant, l'ombre favorisait une opulence d'hortensias roses, quasi un arbre. À l'extérieur du portail et de sa cloche sonore, des roses trémières. Multicolores. Le rose, le jaune, le blanc, un violet épiscopal. Les roses trémières poussaient comme de l'herbe. Elles servaient de barrière aimable. Elles doubleraient la fermeture du portail. Elles gênaient la fermeture des contrevents. Silvia les repoussait avec douceur. Elle parlait aux fleurs, aux bêtes.

*

Silvia est italienne. Mon père, le juge, est corrézien. Mes parents n'avaient pas une goutte de sang charentais. Nous vivions surtout entre nous. Silvia, son père, sa mère et sa tante italiens (*i nonni*), recueillis après la guerre. Mon frère, d'un an mon aîné, taciturne, peignait en silence. Silvia veillait sans cesse sur lui. Nous recevions peu. Peu de monde venait nous voir. Je parle des années lentes où mon père, le juge, était en poste à l'étranger. Où il nous plaquait. Nous étions sa charge. Cette famille, il fallait la fuir. Il y a de quoi quand on n'aime guère. Il fuyait. Son petit mandat nous assurait le minimum. À ses retours, l'aisance gastronomique régnait. Il nous sortait en Bugatti.

Nous avons nos consolations.

Nous étions, ces longs étés, et cela dès le printemps, dans un labyrinthe de fleurs. Un luxe de fleurs. Que de pièges savoureux, en ce jardin... La Sainte-Christine était une débauche de fragrances, de corolles, de branches et de feuilles. Un paganisme délicat. Le chèvrefeuille embaumait. Il envahissait le mur, au coin de la cuisine à fenêtre large. La maison était longue, basse, blanche, à un seul étage. Elle était tuilée de rose. Ses volets, les longs contrevents des portes, étaient jaunes. Le chèvrefeuille voisinait avec un seringa à odeur de jasmin, une passiflore turbulente, dorée, bleue. L'étrange pistil piqué d'argent dessinait une croix. Silvia concevait ainsi la religion. La croix, le secret de la passiflore. Sainte Christine... Qu'a donc accompli sainte Christine ? « Sainte Christine, disait Silvia, c'est toi et tout le jardin. » Elle ajoutait : « Mes plus belles créations. » Elle repoussait d'un geste toute explication catholique et sanglante. J'avais appris au catéchisme, non sans une répulsion épouvantée, qu'un saint, une sainte sont obligatoirement martyrisés. L'archiprêtre voyait partout le péché et finissait par abominer les pécheurs. Les enfants, graine infecte du péché. Il pointait sur nous, le jeudi après-midi, noir dans sa soutane, rouge de teint et d'anathèmes, un doigt vengeur. Je n'écoutais pas. Je me reposais à contempler

le vitrail éblouissant, derrière l'autel. À humer les roses et les seringas au pied de la Vierge. Silvia balayait tout cela, penchée vers la terre, ses enfants et les bêtes. « La sainteté, disait-elle, c'est un beau jardin où je fête ma petite fille. »

Son nom de famille, italien, était « Martire ». Ce qui signifie « martyr » en français. Elle avait beaucoup souffert. Elle n'aimait pas son nom. Superstitieuse, elle y attribuait ses graves peines. Son premier veuvage, ses deuils, l'abandon du juge. Il n'a jamais divorcé, cela était malséant dans la magistrature, mais il partait longtemps. On le revoyait, tous les deux ans. En été. Silvia avait enduré nos privations. Elle avait enduré le mépris bourgeois de la famille du juge, celui, mitigé, de Marennes. Elle était l'étrangère, « la voleuse du juge », quoi d'autre ?

*

Ces mots me font déjà mal. Près de l'ordinateur, dans une soucoupe fêlée, il y a des coquillages ramassés sur la plage de Marennes. Je ferme les yeux. Un peu de sable, l'odeur, le goût du sel. Le jardin de Silvia. « Reviens au jardin, Christine ; C'est ta fête. » Silvia bannissait du jardin et autour de moi toute barbarie religieuse. Toute barbarie possible. Sainte Christine devenait la fée du jardin. « Hortense est rattachée à sainte Fleur. Tu vois, tu ne quittes pas le jardin. » L'arrosage du soir, la terre bien retournée, la graine féconde. Le jardin guérissait les deuils, les douleurs et les offenses. Silvia y croyait. C'était son beau et étroit royaume.

Quand le juge s'en allait, à la fin de ses rares séjours, elle refusait de lui dire au revoir. Elle bêchait, élaguait. Le sécateur semblait, à ces moments-là, tailler dans la chair vive. La chair vive de sa peine. Elle demeurait au jardin tard dans la nuit. La nuit qui emportait, en première classe, le juge vers Marseille, quelque paquebot du côté des mers du Sud. Silvia braquait une lampe de poche sur ses plantes. Insomniaque, j'ai souvent surpris ces scènes. Je souffrais en silence de ce départ, cette fracture. Mon frère, à sa manière, devenait invisible. Il y avait,

sous la lune, le dessin glorieux du clocher de Marennes. Il servait de repère aux navires en danger, vers Maumusson. Un clocher démesuré. Je doute d'avoir aimé quand je me souviens des moments qui suivaient le départ du juge. La nuit, le jardin devenait un champ de bataille pour vaincre une mortelle blessure. Silvia soufflait, pleurait, sacrait en italien. On la prenait souvent pour une folle, une « originale », terme provincial pour dire la même chose. Moi, je feignais d'ignorer ses larmes. C'était mieux pour elle, pour nous. Silvia n'a jamais cessé d'aimer le juge.

Une nuit d'abandon, trop vif à supporter, elle arracha l'herbe du chemin au-delà du jardin jusqu'à la route. Je voyais son mégot allumé. Il atteignait la maison au bout du chemin, cachée parmi de tristes fusains, où survivait une famille invisible, mélancolique. La petite silhouette s'éloignait, s'éloignait, le long sarcloir au poing, la lampe de poche au cou. Silvia dépassait la maison des fusains. Silvia avait accroché sa lampe au bouton de son tablier fleuri. Elle domptait ainsi son mal. Je frissonnais, pieds nus. Je ne la voyais plus. Le chemin était désert. La maison des fusains, où se mourait une femme d'un lent cancer était retombée dans la nuit. Et si Silvia ne revenait plus ? Allait-elle, sait-on jamais, disparaître au canal aux herbes molles ? Non, non, ce n'est pas son genre. Le mégot allumé dansait à nouveau, côté jardin, phare dans ma nuit. Elle revenait. Elle revient. Elle s'est assise dans le fauteuil en osier. La belle chatte blanche, qu'elle avait sauvée d'une mare, se roulait à ses pieds. Je rejoignais mon lit trop haut. Silvia s'apaisait. Elle respirait le jardin. Combien de fois a-t-il été la perfusion essentielle...

*

Un charmant plumbago, azur, têtu tel un chat, entraît parfois par la fenêtre ouverte de la chambre de mes grands-parents. Après leur décès, cette chambre – où on les avait scellés en bière – était devenue le bureau du juge. Il y séjourna peu. Silvia et lui, chacun à leur tour, y furent aussi mis en

bière. J'ai peur de cette chambre. J'aime cette chambre. Son parfum de sépulcre, de larmes, et celui du plumbago mêlé au chèvrefeuille, de la branche de romarin, posée, à chaque fois, sur les cercueils.

*

Certains de nos rosiers atteignaient une belle hauteur. Roses blanches, roses jaunes... Les plus parfumées étaient rouge sombre, fournies d'épines. Elles accrochaient ma robe au passage. Elles pouvaient blesser. Il y avait, sous un arceau plus haut que moi, un rosier blanc, nacré, de la famille de l'églantier. Je le préférais aux autres. Ses pétales tombaient à la moindre secousse. Ils pleuvaient sur mes cheveux châtain clair, dorés sous la lumière, ondulés sous les oreilles. Ces roses, outre les arceaux, s'agrippaient aux murs, bondissaient, à en tuer les fleurs voisines. Un volubilis n'a pas résisté à la force de la rose, cette ronce.

J'apprenais à écouter le jardin. Une fleur s'ouvre, imperceptible roulement de tambour, froissement soudain de certains feuillages. Le « flocc » des pétales, la soie à peine déchirée, imperceptible, d'un bourgeon devenu fleur. Nous avions des fruits. Les fraises, rescapées de juin, délicieuses, écrasées sur du pain frais poudré de sucre. Un figuier, deux pommiers, un mirabellier, un cerisier dit « cœur-de-pigeon ». Un autre, aux branches cassantes, contre une minuscule mare à poissons rouges, donnait la guigne acide. Elle servait aux tartes et aux flans. Parmi les fleurs, Silvia avait planté des légumes. Le potiron, l'aubergine, la tomate que j'aimais croquer toute chaude.

Il y avait un puits. À son arc de fer chargé d'une chaîne et d'un seau, cascadaient, en août, le brasier des capucines. Aux grandes chaleurs, on descendait au fond du puits le beurre, la limonade, quelque vin doux. Fixer la prunelle noire, moussue, de son eau, effrayait.

J'ai connu un vieux Charentais dont le grand-père s'était jeté, me dit-il, dans le puits de son frère. Par vengeance. À

cause d'une terre mitoyenne dont il se croyait lésé. Le frère en est devenu fou. Il cessa de parler, d'écouter, de regarder. Il disparut vivant du monde des vivants. Sa bru le trouvait inutile. Tout le monde le trouvait inutile. Il cessa de se nourrir. La Grande Guerre ne voulut pas même de lui. Un jour, il ne quitta plus son lit jamais refait. Il mourut.

Notre puits avait envenimé la convoitise d'un mauvais voisin. Un jaloux, entre autre, de notre eau. L'eau était d'une grande fraîcheur. Je n'ai pas oublié ce goût savoureux. Cette eau venait de loin, d'une source ferrugineuse probablement métissée de nappes maritimes. J'y ai décelé plusieurs saveurs, apprenant que l'eau a grand goût. Celle de ce puits contenait plusieurs subtilités. Une acidité soufrée, un peu de sel, un goût de jacinthe sauvage. Je n'ai jamais, depuis, goûté à une eau aussi désaltérante. Longtemps, avant notre première salle de bains, nous nous lavions avec cette eau qu'une pompe, lourde à manier, reliait à la cuisine et à la petite buanderie. C'était l'Eau. Le jardin s'en abreuvait, avide, glorieux. Plus tard, le puits fut réduit à son rôle de source. La maison s'était modernisée. Les tuyauteries dégradèrent cette eau. Le voisin jaloux, à coups de procès sans fin, s'était emparé de la moitié du puits. Il se serait, s'il n'avait été si lâche, jeté aussi en ce puits pour empoisonner notre paix relative, rendre à jamais l'eau putride, frapper de dégoût le geste de boire, boire l'eau où aurait flotté un cadavre convulsé et pourri de haine.

Il y avait aussi au jardin, grandes buveuses d'eau, la menthe, la sauge pelucheuse. La lavande devenait exubérante, contre le romarin, abri des reinettes. Un palmier élargissait ses branches, son tronc à allure d'ananas. Je pénétrais en un tumulte de parfums. À la fin de l'été, les dahlias embrasaient le mur du fond de leurs grosses têtes solaires, orange frangé de blanc. Il fallait les lier. La terre blonde et féconde, la pluie un peu amère, chargée d'embruns de l'Atlantique si proche, l'arrosage abondant permettaient ce faste.

Notre pauvreté étrange, décalée, s'ajustait à ce faste.

*

L'espace, une terre riche, un fatras de meubles anciens. Les deux Bugatti du juge, deux autres « américaines » des années 1950. La brève apparition d'une de Dion Bouton, dans le garage construit à cet effet, au champ attendant, où l'interminable reconstruction nous avait un moment menés à camper. Des bijoux, des miroirs, des livres à profusion, des tableaux, des gravures, l'argenterie, la porcelaine de Limoges, les instruments de musique. Deux violons, le piano à tabouret de velours bleu, où m'attendaient les études d'Hannon, l'accordéon, le saxophone, la petite flûte en argent de Nonno, mon grand-père. Le violoncelle de Silvia. Le meuble à partitions, bourré et branlant. Sur la table en osier, au jardin, les broderies en cours, les fuseaux à broder, nos bêtes...

Il manquait souvent le nécessaire. Un manteau durait longtemps, l'ourlet sans cesse rallongé, les robes, si peu ! si peu ! étaient raccommodées. On entendait pédaler l'antique machine à coudre. Son rythme en fugue de Bach. Silvia tricotaux aux quatre aiguilles les indispensables chaussettes. Je tricotais, point mousse, point à l'envers, pulls et cache-col. Je dissimulais, à l'école, que mes chaussures avaient besoin d'un ressemelage. Mais que peut-on dissimuler à la malveillance enfantine ? Au lycée, au moins, ma blouse d'interne cachait une partie du dénuement. Une blouse en coton, à col blanc, et petits carreaux rose et blanc, une autre, bleue et blanche. Une blouse faisait la semaine. Mon numéro et mon nom étaient brodés sous le col. Une blanchisserie minimale était assurée aux internes qui sortaient peu. C'était mon cas.

Qu'importait le nécessaire ! Il y avait le faste. J'ai souvent continué à vivre de cette manière. Un faste plus vital que le nécessaire.

Le faste de la Sainte-Christine. Nous n'avons jamais raté, à la si lente enfance, la journée du 24 juillet. Je retrouvais ce jour-là le goût d'être aimée.

*

À l'aube, Silvia a déposé un petit panier d'osier dans le massif de romarin. Elle méprise le geste du voisin jaloux : il a lancé un crapaud mort sur la lessive étendue à coups de pinces en bois. Rien ne doit troubler ma fête.

Le panier est rempli d'offrandes. Des fruits d'été. Les dernières cerises, le plus beau de ses lys que Silvia a sacrifié, coupé court, ouvert en une corolle trilobée, à pollen d'or. Trois roses, une blanche, une rouge, une jaune. Un peu de romarin, signe d'éternité, une branche de sauge, qui éloigne « les maladies » ; le laurier, signe de gloire future. Silvia croit, veut, programme ma gloire future. Je n'y comprends pas grand-chose à ma gloire future. La gloire serait pour moi, encore si jeune, l'absence de cette étreinte, côté cœur, côté chagrin. En finir avec l'effrayante attente, même au jardin. Sauter à pieds joints, aidée de quelque géant bienveillant, chaque 24 juillet, du côté d'une paix profonde.

Je voulais faire quelque chose de grand. Le jardin de Silvia, ses embûches odorantes, le panier aux biens éphémères et savoureux préparaient ce murmure. Cette cathédrale dont les vitraux étaient les fleurs.

J'avais la certitude de l'Inespéré.

« Tu seras écrivain », disait Silvia, chaque 24 juillet. Je ne sais où elle avait puisé cette conviction. Cette absolue conviction. Elle, pauvre, quasi abandonnée, habillée n'importe comment. Musicienne sans public, sans la moindre relation littéraire. Quelles relations littéraires, à Marennes, au fond de *La Boirie*, vers les marais, dans un jardin né de ses mains vaillantes et nues ? Les plus belles fleurs de son jardin dans le panier ovale, en osier tressé.

Silvia qui ferait surgir des fleurs d'une ruine, elle qui refuse que l'on touche à ses fleurs, et les laisse vivre jusqu'à extinction – et résurrection –, reine de son peuple de plantes, m'offre les plus belles du jardin. Le lys resplendit au milieu du panier. Je le pose sur la commode de ma chambre, devant le miroir « où nos défunts bien-aimés nous regardent », selon elle.

Silvia me souhaite un destin. Je ne sais pas ce que signifie « un destin ». Je devine confusément un chemin difficile.

Jonché de cailloux d'or, d'éclats coupants et de génies divers. Un Ailleurs qui me mènera loin de Marennes et loin de ce jardin. Mes rambardes ne seront plus les roses trémières du portail.

J'étais dans des brumes heureuses. Je somnolais, sous le figuier, dans le fauteuil en osier. « On arrosera tard ce soir », dit Silvia.

Au loin, la cloche de l'église, suspendue au ciel si tendre. Au loin, la râpe du menuisier, les roues d'une charrette. Si près, la bêche et le sécateur. Je somnole suspendue entre ciel et jardin. Sur la table recouverte du napperon à dentelles, nos broderies scellées en leurs cerceaux d'ivoire ou de bois. Les fuseaux de soie. Un jeu de cartes anciennes. Nonno a sorti sa flûte de concert. Boccherini. Ou peut-être, ce sont les merles qui guettent les miettes du gâteau tout simple de la Sainte-Christine.

*

Instants d'énergie et de joie, restituez-moi vos pouvoirs !
Revenez, océan, jardins, marais bien-aimés, clair ruisseau où
croulent les noisetiers ! Revenez !

Table

Préambule.....	9
Première partie : NAISSANCE	21
Deuxième partie : MARÉE BASSE.....	147
Troisième partie : MARÉE HAUTE	251
Quatrième partie : DÉPARTS	327

Composition et mise en page



N° d'édition : L. 01ELKNFF8962.N001
Dépôt légal : septembre 2008